

Karim Haouadeg

Sémione le vivant

sur *Le Suicidé* de Nicolai Erdman

L'événement théâtral majeur de ce début de saison aura été la venue des comédiens du Berliner Ensemble qui, dirigés par Jean Bellorini, ont proposé une magnifique interprétation du *Suicidé* de Nicolai Erdman. La troupe créée par Brecht entretient, depuis sa première venue au Théâtre Sarah Bernhardt en 1954 avec *Mère Courage*, un rapport privilégié avec la France. Claus Peyman, qui dirige l'institution depuis 1999, a eu l'excellente idée d'inviter Jean Bellorini, directeur du Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis, à mettre en scène la pièce qu'il voudrait. Son choix s'est porté sur *Le Suicidé*, la magnifique comédie écrite par Erdman à partir de 1928, et qui fut interdite en 1932 avant même sa première représentation, alors même que Stanislavski et Meyerhold, les deux plus grands metteurs en scène russes de l'époque souhaitaient la monter. Il faut dire que cette farce hilarante est une satire d'une incroyable violence contre le régime stalinien.



Nicolai Erdman (1902-1970) est le type même de ces auteurs qui ont grandi avec la révolution bolchévique et qui ont cru sincèrement qu'elle était l'annonce d'une libération totale de la parole. La prise de pouvoir absolue de Staline à partir de la toute fin des années 1920 les obligera à déchanter. L'intrigue de la pièce a la simplicité d'une fable. Simplicité trompeuse, puisque tout y est à décrypter. Nadejda Mandelstam l'affirmait, qui déclarait à propos du *Suicidé* : « *C'est une pièce sur les raisons qui nous ont fait rester vivants, alors que tout nous poussait au suicide.* » Sémione Sémionovitch Podsékalnikov, pris d'une soudaine envie de saucisson, réveille sa femme Maria en

pleine nuit pour qu'elle aille lui en chercher à la cuisine. Après une dispute durant laquelle la femme reproche à son époux de ne pas travailler depuis un an, Sémione quitte en claquant la porte l'appartement communautaire dans lequel ils vivent. Suite à un malentendu, Maria pense que son mari a l'intention de se suicider. Dès que la nouvelle est connue, on accourt vers Sémione, non pas pour le dissuader de se tuer, mais pour tenter de récupérer à son profit ce geste désespéré. On demande à Sémione de se tuer en signe de protestation en faveur de l'intelligentsia, des artistes, des commerçants, sans compter deux jeunes femmes rivales qui y voient l'occasion d'asseoir définitivement leurs réputations de séductrices. Sémione, envers qui tout le monde est bienveillant désormais, entretient quelque temps le malentendu, ce qui vaut quelques scènes désopilantes. Il finira par déclarer, au grand dam de tous, qu'il souhaite vivre tout de même, vivre malgré tout.

Jean Bellorini a conçu là l'une de ses meilleures mises en scène. La tâche n'était pourtant pas facile puisqu'il lui a fallu diriger des comédiens jouant dans une langue qu'il ne parle pas. Sa méthode habituelle, qui consiste à commencer le travail par la musique, qui crée une atmosphère et donne cohérence à la troupe, lui a sans aucun doute été des plus précieuses. Il dit lui-même avoir dirigé les comédiens « à l'oreille, comme un chef d'orchestre », se concentrant particulièrement sur le rythme à donner à la pièce. La réussite est patente. Le spectateur était pris par l'action et vivait, durant la représentation, au même rythme que les comédiens. Le visuel n'a pour autant pas été négligé : la scénographie et les lumières étaient remarquables de justesse et d'intelligence. Jean Bellorini a réalisé un spectacle faisant preuve à la fois d'une belle inventivité et d'une parfaite fidélité à l'œuvre. À ce dernier point de vue, la seule vraie liberté qu'il ait prise a été de faire entendre une lettre de Boulgakov à Staline dans laquelle l'écrivain prend la défense de son ami Erdman.



Le travail de Jean Bellorini a donc été admirable, et sans aucun doute facilité par l'incroyable virtuosité des comédiens allemands. Il faut dire qu'au Berliner Ensemble, il arrive qu'on joue jusqu'à dix-sept pièces en alternance. Les quatorze comédiens et les

deux musiciens qui participaient à ce magnifique spectacle étaient tous excellents. Si je devais en signaler particulièrement quelques-uns, je citerais la merveilleuse Carmen-Maja Antoni, qui est depuis bientôt quarante ans au Berliner. Ce petit bout de femme, d'une incroyable drôlerie, interprétait admirablement Serafima, la belle-mère sautillante de Sémione. Il faut aussi dire un mot de l'excellent Joachim Nimtz, qui jouait le voisin quelque peu magouilleur. Et aussi de Martin Schneider, excellent dans le rôle de l'écrivain, tout comme Veit Schubert, merveilleux et insupportable représentant de l'intelligentsia. Et bien évidemment il faut accorder une place à part à Georgios Tsivanoglou, qui était Sémione. Comédien prodigieux, aux dons exceptionnels, et qui sait les mettre toujours au service du personnage qu'il interprète. Il était admirable tout au long de la pièce, avec un pur moment de grâce quand, monté sur la table du banquet organisé en son honneur, il chantait *Creep* de Radiohead.

Sémione, qui avoue franchement à la dernière scène sa peur de la mort, est l'antihéros par excellence, celui qui place la vie au-dessus de tout, quitte à accepter l'inacceptable. Paradoxalement son éloge de la vie à tout prix peut devenir, à certains points de vue, exemplaire. L'énergie déployée par les merveilleux comédiens du Berliner Ensemble, remarquablement dirigés par Jean Bellorini, a permis de donner à cette exaltation finale de la vie quelque chose de grandiose, presque de cosmique – et de communicatif.

Le spectacle, créé le 17 février 2016 au Berliner Ensemble à Berlin, a été joué du 12 au 16 octobre 2016 au Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis.